

Jean
Clair
Malaise
dans
les musées

Café Voltaire
Flammarion

Malaise dans les musées

DU MÊME AUTEUR

- Lait noir de l'aube : journal*, Gallimard, 2007.
Journal atrabilaire, Gallimard, 2006.
Bonnard, Hazan, 2006.
Une leçon d'abîme : neuf approches de Picasso, Gallimard, 2005.
L'An 1895 : d'une anatomie impossible, L'Échoppe, 2004.
De immundo : apophatisme et apocatastasie dans l'art d'aujourd'hui, Galilée, 2004.
Du surréalisme, Mille et une nuits, 2003.
Court Traité des sensations, Gallimard, 2002.
La Barbarie ordinaire : Music à Dachau, Gallimard, 2001.
Marcel Duchamp et la fin de l'art, Gallimard, 2000.
Le Voyageur égoïste : carnets de voyages 1978-1988, Payot, 1999.
Cinq Notes sur l'œuvre de Louise Bourgeois, L'Échoppe, 1999.
La Responsabilité de l'artiste : les avant-gardes entre terreur et raison, Gallimard, 1997.
Malinconia : motifs saturniens dans l'art de l'entre-deux-guerres, Gallimard, 1996.
Éloge du visible : fondements imaginaires de la science, Gallimard, 1996.
Paradis perdu : l'Europe symboliste, Flammarion, 1995.
Élevages de poussière : Beaubourg vingt ans après, L'Échoppe, 1992.
Le Nez de Giacometti : faces de carême, figures de Carnaval, Gallimard, 1992.
De l'invention simultanée de la pénicilline et de l'action painting, et de son sens, Échoppe, 1990.
Considérations sur l'état des Beaux-Arts : critique de la modernité, Gallimard, 1989.
Méduse : contribution à une anthropologie des arts du visuel, Gallimard, 1989.
Brève défense de l'art français : 1945-1968, L'Échoppe, 1989.
Le Nu et la norme : Klimt et Picasso en 1907, Gallimard, 1988.
Marcel Duchamp ou le Grand fictif : essai de mythanalyse du Grand Verre, Galilée, 1975.

Jean CLAIR

Malaise dans les musées

Café Voltaire

Flammarion

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CAFÉ VOLTAIRE :

- Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andrei Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *La Confusion des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0812-0614-4

À Jean Grenier
in memoriam.

« Mais voyez combien ce transport de monuments,
qui ne peut jamais être que partiel et très borné,
combien ce transfèrement funeste à l'Europe devient
encore inutile au pays qui en aura été le receleur. En
effet, croyez-vous que la nation qui se serait adjugé à son
prétendu profit quelques-uns des modèles du beau,
comme autant de ballots de marchandises, trouverait un
gros bénéfice dans cette importation ? »

Quatremère de Quincy,
Lettres à Miranda (1796).

I

LA SIMONIE ¹

« Depuis que la culture s'est détachée du culte et s'est faite culte elle-même, elle n'est plus qu'un déchet... »

Thomas Mann, *Le Docteur Faustus* (1945).

« No culture has appeared or developed except together with a religion. »

T. S. Eliot, *Notes towards the definition of Culture* (1948).

1. « Convention illicite par laquelle on reçoit une récompense temporelle, une rétribution pécuniaire pour quelque chose de saint et de spirituel », Littré.

Ce petit livre est né d'un désenchantement. J'ai passionnément aimé l'art. Je serais même tenté de voir dans sa délectation un besoin immédiat, une disposition innée, détachée des contingences de la naissance, du milieu social, de l'éducation. Il apparaîtrait dès qu'on a ouvert l'œil, il console de ce que Cioran appelait l'inconvénient d'être né. Il est ravissement pour l'œil dès les premiers regards, pareil à la veillesse des petits enfants qui leur assure que le monde continue de vivre en leur absence.

Mon premier choc artistique n'avait-il pas été, à sept ou huit ans, causé par la copie faite de sa propre main par mon instituteur d'un tableau de Matisse, qu'il nous invitait, punaisée sur le tableau noir, à copier à notre tour ? On était en 47, ou 48 : peu de temps après la guerre, les livres, les cartes postales, les reproductions, les éditions d'art n'existaient pas encore. Tout était gris et sale et dépareillé dans cette petite école de banlieue. D'un coup, les violets et les verts du paysage de Matisse, la

douceur incroyable de ses courbes m'entrèrent dans l'œil. J'ai passé ma vie à retrouver ce tableau, à rechercher la joie qu'il m'avait donnée¹.

Aujourd'hui, soixante ans plus tard, j'aime toujours l'art, et d'un souci plus jaloux, d'un œil plus attentif, d'une passion plus exigeante. Mais je fuis désormais les musées-emporium où je l'ai étudié. Je ne franchis plus avec plaisir que les seuils de ces lieux, de plus en plus rares, où la solitude, le silence et la lumière permettent encore de l'aimer – Bruxelles, Londres, Munich, Vienne...

Ce peuvent être aussi des lieux plus secrets, un musée d'Université, enfoui sous la neige, à Williamstown, pour revoir un Piero della Francesca, ou le musée Permeke, à Jabbeke, perdu dans les Flandres occidentales – dix kilomètres à partir de Bruges – le musée Vögeler de Worpswede pour y retrouver Rilke et le souvenir de Clara Westhoff et de Paula Modersohn-Becker – ou encore, bien sûr et simplement, certains de ces musées de la province française où une part des collections nationales, après 1793, fut mise en dépôt.

De cette rencontre unique on garde le souvenir comme d'un premier amour dont on s'efforce de retrouver l'émotion. Mais les musées d'aujourd'hui la refusent, qui préfèrent l'amour en groupe, en général bruyant, et les transports de masse. On peut toujours, à New York, retourner voir le Metropolitan Museum. La fréquentation des grandes

1. Il s'agit du *Paysage marocain* de 1912, que je devais découvrir trente ans plus tard au Moderna Museet de Stockholm.

surfaces n'interdit pas la jouissance singulière des petits sanctuaires.

Plaisir élitiste. Pourquoi pas ? Les élites de nos jours ne font plus guère que survivre. Ne peut-on pas simplement les épargner ? Divertissement d'intellectuel, inaccessible au néophyte ? Mais non, ce plaisir de la découverte singulière, cette joie de la rencontre volontaire au bout de la route a toujours existé : les pèlerins qui partaient à Compostelle ou à Sainte-Foy-de-Conques, tous ces lieux pour lesquels tant d'œuvres aujourd'hui appelées « d'art » ont été faites, étaient des gens simples, qui voyageaient dans des conditions plus ardues que les nôtres. Ils y allaient pourtant. Faudrait-il donc, quand il s'agit de culture et non plus de culte, déployer moins d'efforts, débarquer en autobus climatisé, devenir nonchalants, et finalement indifférents, bruyants, vulgaires, avachis, pour croire admirer ces trésors ?

Ou bien serait-ce que, comparée à l'ancienne *devotio moderna*, l'admiration d'aujourd'hui, qui se croit d'autant plus grande qu'elle se veut « pure », « libre », « spontanée », vaudrait si peu de chose ? Un plat de lentilles ?

L'Église elle-même, le plus ancien fournisseur des musées de France, ne croit plus guère à l'art. Ce n'est plus l'Église de la Contre-Réforme, qui fut à l'origine d'une des grandes époques de la peinture, de la sculpture et de l'architecture d'Occident. Elle est devenue elle-même une Église réformée, tristounette et acide. Elle ne croit plus non plus beaucoup à ses reliques – et ce n'est que par habitude qu'elle continue à garder dans des vases

précieux les innombrables fragments de la Vraie Croix qui, réunis, seraient gros comme un chêne, ou les viscères d'un saint, indéfiniment déroulés... Elle les expose désormais comme des œuvres d'art. Elle les sort cependant une fois l'an, par habitude, et les porte en procession, pour la vénération des quelques vieux fidèles qui lui restent. Eût-elle des acheteurs, elle les vendrait.

Mais la République ne fait pas mieux. Vieille dame désargentée, sa mémoire est devenue si hésitante, elle croit si peu à l'art, elle en a tellement oublié le sens et perdu l'usage qu'elle ne voit d'autre issue à ses meubles précieux que de les gager au Mont-de-Piété des Émirats avant de devoir peut-être les vendre demain.

*

Une autre expérience cependant me revient en mémoire. Elle eut lieu une dizaine d'années après celle du Matisse copié en classe. L'été 57, les vacances, un petit village du Maine, les Chouans en 1793 s'étaient arrêtés là et les Anglais, avant eux, n'avaient pas poussé plus loin. J'allais à la messe, comme tout le monde ici, mais aussi parce que j'aimais ça : les éclats des vitraux, la rutilance des habits du curé, les odeurs de cire et d'encens, l'harmonium, les chants, le grand finale attendu avec impatience : la volée des cloches. Un petit opéra de deux sous, rejoué chaque dimanche.

Je crois me souvenir que l'architecture, sous le simple toit d'ardoises, était belle et simple, haute et lumineuse, et qu'il y avait des statues. Le Guide Vert me les rappelle : une gracieuse sainte Suzanne en

bois polychrome du XVI^e siècle, une Vierge à l'enfant en pierre du XIV^e, une autre de la Renaissance.

Sont-elles toujours là ou bien ont-elles été mises en réserve par le responsable de la DRAC locale, inquiet qu'elles ne fussent volées par quelque brocanteur en maraude ? Combien sont-elles, ces églises où les murs noircis ne laissent plus apparaître que l'ombre claire des châssis des tableaux qui les ornaient ? Par les curés eux-mêmes peut-être, anxieux de se débarrasser de ces preuves de la vieille idolâtrie ? Voulant se dépouiller d'un luxe superflu pour arriver à la foi la plus pure, ils ne se seront jamais privés que des croyances dont ces merveilles sont le signe. Libérés d'elles, ils auront cru s'approcher de leur Dieu, pareils à la colombe de Kant qui croyait voler plus vite délivrée de l'air qui la porte.

Et puis un jour, la châtelaine – « château du début XVII^e, construit par Fouquet de la Varenne, premières fenêtrures à meneaux, toiture en ardoises, étonnante charpente en forme de coque de navire renversée » –, une Parisienne revenue au pays et qui s'était entichée d'art abstrait et de musique moderne, dont elle voulait faire partager la beauté aux paysans du lieu, décida d'offrir un spectacle qui se tiendrait dans le chœur de l'église, avec l'accord du curé convaincu à la modernité. C'était le soir. Je ne reconnus rien. La musique dissonante, les giclées abstraites sur les murs, les costumes extravagants, les gesticulations, les cris. Et, plus choquants que tout, les applaudissements à la fin de chaque « performance », qui fracassaient le silence accoutumé du lieu.

Je demeurai pétrifié, glacé. Le diable dans le beffroi. Je ne remis plus les pieds dans l'église. Le monde était désenchanté. Le chant s'était éteint. La petite musique s'était tue. À seize ans, j'avais appris le sens du mot « profaner ».

Bien sûr, je n'avais guère idée de ce qu'on pouvait appeler « le sacré ». Mais j'en avais en moi, sans le comprendre, et plus profondément qu'aujourd'hui, le sens. Il existait un monde invisible, au-delà des apparences sensibles, mais auxquelles les apparences sensibles donnaient forme, ou plutôt dont elles montraient le chemin, comme les cailloux du Petit Poucet.

La liturgie naïve de cette église n'était, je le saisais confusément, que l'expression du désir d'entourer la divinité d'images qui lui ressemblent le plus possible. Rien n'était donc jamais assez précieux, la multitude et la splendeur des choses, la somptuosité des lumières, la suavité des senteurs, la majesté des sons.

Mais cette sensualité qui me comblait, avec une force que l'enfant seul peut connaître, je n'en étais pas, je le devinais, le destinataire. Cet enchantement ne tenait son pouvoir d'envoûtement que de s'adresser à une entité supérieure, à un esprit parfait, à tout ce qu'on appelait, en cette occasion, « Dieu ». Il fallait donc un corps pour imaginer un Dieu. Réjouir ce corps, c'était s'approcher du Dieu. Petit païen, je voyais le divin à travers sa manifestation dans le monde visible. Se croire un pur esprit, comme la colombe du philosophe, c'était faire péché d'angélisme. Cette approche sensualiste

et sans doute impie me paraissait la seule qui respectait la beauté du monde créé.

Des années plus tard pourtant, je lirais ces lignes étonnantes :

« ... J'ai dit à tous les êtres qui assaillent les portes de mes sens : "Entretenez-moi de mon dieu puisque vous ne l'êtes point, dites-moi quelque chose de lui." Ils m'ont crié d'une voix éclatante : "C'est lui qui nous a créés." Pour les interroger, je n'avais qu'à les contempler et leur réponse, c'était leur beauté¹. »

Cette confession de saint Augustin, fondant le sentiment du divin dans l'appréhension du beau, est la plus haute définition que je connaisse de l'art, de l'art d'Occident. Elle ouvre sa longue histoire intellectuelle, spirituelle et morale. Et Dostoïevski, à l'autre bout du chemin, la relance, lorsqu'il écrit que c'est la beauté qui sauvera le monde. Entre eux, c'est une histoire de l'Europe qui s'est écrite, qui ne commence pas à Clovis et ne s'arrête pas à Combes.

La profanation, ce soir-là, l'entreprise que je sentais, au sens premier du mot, diabolique, n'était pas dans la laideur, la sottise ou dans la pauvreté des sons, des gestes, des vêtements, elle était dans le fait que ce spectacle, assez misérable au fond, au

1. « *Et dixi omnibus his, quae circumstant fores carnis meae : dicite mihi de deo meo, quod uos non estis, dicite mihi de illo aliquid. Et exclamauerunt uoce magna : ipse fecit nos. Interrogatio mea intentio mea et responsio eorum species eorum.* », *Confessions*, Livre X, chap. 6.

lieu d'être soumis à un principe extérieur ou supérieur, n'était destiné qu'aux seuls humains qui s'étaient déplacés pour le voir.

On me trouvera benêt. Un nostalgique du clocher pointu, comme naguère un président, comme un poète peut-être : « Mon petit Liré... la douceur angevine... », quand l'Île-de-France descendait jusqu'à la Loire. Suis-je tenté, moi aussi, par le biais inattendu de la sensualité et des arts qui la satisfont, de faire mon retour à la foi de mon enfance ? Mais un Juif qui fait son *aliya* retrouve un bloc intact d'interdits, de lois, de prescriptions, de gestes, de chants, de prières, une liturgie immémoriale, une langue enrichie mais non pas différente. J'entends bien que son retour est le retour en Israël, non pas nécessairement le retour à la religion, ni même à un rituel. Mais la force d'Israël, c'est précisément de n'avoir jamais distingué entre la croyance en son dieu et la croyance en son lieu. Le chrétien qui, cherchant ses racines, tente son retour vers ses origines, quand même il ne serait plus ni croyant ni pieux, ne retrouvera qu'une terre dévastée, un dogme vacillant, des homélies n'osant plus avancer les mots de « mystère » ou de « sacré », un clergé honteux, une liturgie en lambeaux, une communauté de patronage, des prières en un français pitoyable, des chants grégoriens devenus rengaines et des images enfin ayant perdu, dans les musées qui les conservent, et leur valeur et leur sens. La laïcité lui sera d'un maigre réconfort.

Est-ce la méfiance de l'image qui fut chez les Juifs la raison de cette croyance *aveugle* et par

conséquent imperturbable ? Religion d'un Dieu qui n'aurait pas encore trouvé sa face, elle en a poursuivi obstinément la recherche sans rien changer de sa liturgie, animée par l'espérance, à la fin des temps, de la dévoiler. Est-ce au contraire l'usage immodéré des images chez les chrétiens qui aura altéré la fermeté de leur foi au point qu'ils ne le retrouvent plus nulle part ? Le visage de son Dieu imprimé dans la Véronique, indéfiniment non pas différencié mais déformé, n'agite plus qu'à la manière d'un vieux chiffon, décoré aujourd'hui de dessins abstraits, mais usé jusqu'à la trame.

Mais je ne fais que redire ce que Malraux, un jour, avait écrit autrement : « Les œuvres qui passaient de l'amour au grenier peuvent passer de l'amour au musée, mais ça ne vaudra pas mieux. Toute œuvre est morte quand l'amour s'en retire ¹. »

Le pouvoir des images

Bien sûr, imaginer qu'il n'y a pas eu d'art qui ne se fondât dans l'idée d'un être omnipotent, métaphysique, transcendant, soumis à un principe extérieur ou supérieur, à loi des ancêtres ou à la Loi d'un Dieu, imaginer un Beau qui serait, comme à l'origine, dépendant d'un culte, est aujourd'hui une pensée folle, qu'on sanctionnera demain peut-être par un enfermement psychiatrique. Le sens commun parle d'« autonomie de l'art », d'un art libéré des dieux et des puissants, de « créativité de

1. André Malraux, *La Politique, la Culture*, Paris, Folio/essais, Gallimard, 1996.

l'esprit », d'un « avènement de l'individu », de « droit au blasphème », et autres bêtises... L'art serait au service des idéaux des peuples. Ce fut longtemps la peinture « municipale » que raillait Baudelaire, les tableaux des salles de mariage, exaltant le Travail, la Famille et la Patrie, peints durant la Troisième République ; ou bien, dans les mairies d'Alsace ou des banlieues à l'Est de Paris, les tableaux exaltant la défense héroïque devant les Prussiens... Puis la peinture des régimes totalitaires... Mais, aujourd'hui, pire encore, ce qu'on appelle « art » n'est plus qu'un idiotisme exprimant les caprices infantiles d'un individu qui croit ne plus rien devoir à personne.

Oui, et pourtant... Le culte ancien des images – j'entends le culte rendu par les images, non le culte que nous rendons aux images – est toujours prêt à resurgir. Je croisais l'autre jour un groupe de visiteurs du Musée du Quai Branly qui, dans un silence *religieux*, buvait les paroles d'un conteur africain. Il leur expliquait avec passion que le masque Baoulé qu'ils avaient sous les yeux, le poisson reliquaire, le fétiche à clous du Congo, le crâne surmodelé de Papouasie, le mannequin funéraire de Mélanésie, dont les formes les faisaient s'extasier, n'étaient pas des œuvres d'art – et, ajoutait-il avec un certain regret, le Musée Branly malheureusement les présentait comme tels –, mais des outils, des instruments, plus destinés à être maniés par ceux qui en avaient le pouvoir qu'à être vus par le regard de tous, des médiums placés entre le monde visible et le monde invisible, des armes,

TABLE

I. La Simonie	9
II. La Vaine Gloire	41
III. L'Acédie	85

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELJN000155.N001
Dépôt légal : octobre 2007

Extrait de la publication